

Frédérique Chlous-Ducharme, Marie Gourvès, Patrick Le Guirriec

DU LOTISSEMENT AU LOTISSEMENT¹

L'ÉVOLUTION D'UN QUARTIER PÉRI-CENTRAL DE RENNES

Le lotissement périurbain est l'objet d'une multitude d'interrogations concernant ses caractéristiques tant urbanistiques que sociologiques, en raison notamment de son caractère monofonctionnel et de sa relative homogénéité sociale qui constitueraient des obstacles au développement de la sociabilité. Implanté à l'écart de la ville, non intégré au tissu rural à l'intérieur duquel il s'impose, il constituerait un morceau de ville jamais complètement fini, qui parviendrait à se reproduire sans devenir adulte. Le lotissement périurbain ne serait ni la ville, puisqu'il ne remplit que la fonction résidentielle, qu'il est difficile d'y être anonyme et qu'il est peu hétérogène, ni la campagne, car ses habitants n'y sont pas liés par une histoire longue et le partage d'expériences communes et sont incapables de reproduire les codes et les usages en vigueur dans les communautés rurales.

On peut alors se poser la question de savoir si le lotissement périurbain est tel qu'on le trouve en raison de choix urbanistiques, politiques, économiques ou autres, c'est-à-dire en tant qu'artefact, ou au contraire s'il n'est pas un espace, une forme urbaine spontanée répondant parfaitement aux attentes, sans doute inconscientes, des habitants qui l'occupent, s'il n'est pas en quelque sorte un produit de la culture urbaine, un cadre qui répondrait aux attentes de ses occupants et dont la forme serait susceptible de se retrouver dans la ville dense elle-même. On peut alors se demander si l'urbanisme de séparation, tant condamné dans les lotissements, ne constituerait pas aussi pour les habitants de la ville dense une forme d'idéal qui permettrait d'une part de se retrouver entre soi, et d'autre part de distinguer les espaces et les temps de la famille et de la détente des espaces et des temps du travail et des contraintes.

Cette interrogation a germé à la suite d'une enquête de six mois menée dans un quartier péricentral de Rennes où l'on est passé au cours des 30 dernières années d'un quartier imprégné de culture ouvrière et fonctionnellement diversifié à un quartier ne remplissant plus que des fonctions résidentielles et connaissant

un processus de gentrification. Pourtant, les néorésidents sont loin de reconnaître les transformations qu'a subies le quartier depuis leur arrivée et, se présentant comme les dépositaires de la culture ouvrière, ils reven-



Le quartier jardin et les collectifs oubliés.

diquent leur appartenance à un village qu'ils ont reconstitué dans leur imaginaire en survalorisant les marques encore visibles du village, en omettant les réalités qui les dérangent et en s'opposant aux projets d'intervention urbanistique qui conduiraient à renforcer la mixité.

Du lotissement au quartier

Situé au sud des voies ferrées, le quartier Sainte-Thérèse s'est développé dans la deuxième moitié du XIXe siècle à l'écart de la ville dense, au sud de la gare

1. Cet article est tiré d'une étude réalisée pour la Ville de Rennes au cours de l'année 1999. Elle s'inscrivait dans un projet urbanistique ayant pour objet la réhabilitation partielle d'une entrée de ville. Régulièrement, la Ville de Rennes utilise des études ethnologiques dans ce type de projet afin de donner aux urbanistes et aux décideurs politiques une photo de l'organisation sociale du quartier en aval d'opérations de restructuration lourde.

toute récente et des ateliers des chemins de fer où était employée la population. Il est alors essentiellement peuplé par les ouvriers des ateliers originaires des communes rurales situées au sud de Rennes qui sont attirés par l'industrialisation de la ville en même temps qu'ils sont chassés des campagnes. Imprégnés de culture paysanne, ils ont cherché à reproduire dans ce quartier la structure qui était la leur dans les bourgs ruraux qu'ils



La voiture prend désormais sa place dans la maison.

avaient quittés : l'organisation du territoire en paroisse et quartiers, des relations sociales empreintes d'entraide et de solidarité au sein d'une communauté d'interconnaissance.

Les premiers logements, parallèles aux voies ferrées, sont constitués de petits collectifs d'un ou deux étages construits en brique rouge, tandis qu'au tournant du siècle, le quartier connaîtra une généralisation des maisons en pierre entourées de leur jardin. L'après-guerre se traduira par une densification du quartier et la construction de nombreux immeubles :

«À l'époque, en 1947, c'était presque la campagne. Le boulevard Jacques Cartier faisait la limite avec la campagne. Ce n'était pas un boulevard, c'était des jardins ouvriers qui se perdaient dans la campagne. Il y avait des vergers. Il y avait une grosse majorité de cheminots [...] Ça a changé après les années cinquante [...]. On a construit des immeubles. Avant, c'était pavillonnaire. En face par exemple, là où il y a l'immeuble, c'était une maison bourgeoise avec un parc. Et dans l'immeuble arrondi, c'était une ferme... jusqu'en 1958!»

Il s'agit ici d'une illustration particulièrement exemplaire de l'extension de la ville par l'implantation de lotissements colonisant progressivement la campagne dans des espaces qui se densifient à mesure que la ville se développe.

Indissolublement liés à l'histoire des chemins de fer, ces quartiers sont nés de l'installation massive de cheminots, c'est par leur arrivée que la vie s'est progressivement construite, ils ont inventé un espace physique et social et l'ont structuré : des maisons presque toutes construites sur le même modèle (un plain-pied destiné à la laverie et le logement au dessus, un petit jardin d'agrément le long de la rue et un vaste potager à l'arrière), mais aussi des commerces, souvent tenus par les femmes de cheminots ; des écoles, des églises s'y sont implantées parallèlement aux besoins de la population. Le quartier s'est construit sans réel plan d'ensemble et a poussé au rythme de l'arrivée des habitants. Peuplé d'ouvriers à l'origine, c'est-à-dire dans les rues qui longent la voies ferrées et les ateliers, le quartier se diversifie à mesure que l'on s'éloigne du point d'origine, mais reste fortement imprégné de culture ouvrière. Les habitants trouvent dans cet espace les moyens de satisfaire la totalité de leurs besoins : le travail, la résidence, les rapports sociaux, les loisirs, les écoles. Cette population s'est forgé une identité singulière, est restée à l'écart de la ville à tel point que, sous l'influence de l'Église et des commerçants, qui constituent alors les principaux acteurs du quartier, elle s'organise en Commune libre en 1951, à l'image de Montmartre.

À la fin des années soixante, la SNCF réduit ses effectifs et permet à ses ouvriers en retraite de conserver les logements qu'elle met à leur disposition pendant la durée de leur activité professionnelle, de telle sorte qu'une partie de la population ne se renouvelle plus et reste vieillir dans le quartier. Quant aux enfants de cheminots, ils quittent massivement le quartier pour s'installer dans les communes périurbaines. Jusque dans les années quatre-vingt, les habitants de Sainte-Thérèse se sentiront exclus de la dynamique urbaine et des opérations de rénovation qui profitent surtout au centre². Le vieillissement de la population se conjugue avec le délabrement progressif des plus anciens collectifs, l'arrivée d'une population en transit social et la désintégration de la communauté locale. L'arrivée du TGV, et la recons-

2. Jusqu'à la fin des années quatre-vingt, le passage piétonnier entre le quartier et le centre ville se faisait par une passerelle qui enjambait les voies ferrées. Lors d'une précédente recherche dans ce quartier en 1985, les gens nous déconseillaient de l'emprunter la nuit tombée en raison des risques d'agression. Tout le monde en parlait comme du seul moyen d'accès à la ville, mais aussi d'un chemin qu'il fallait emprunter avec prudence. Or, d'après les renseignements obtenus auprès des services de police, les risques d'agression étaient fort minimes. Cette image de danger potentiel que représentait la passerelle semblait plus témoigner d'un profond sentiment d'éloignement du centre que décrire une situation vécue. En effet, on ne peut s'empêcher de faire la relation entre cette situation et celle décrite dans de nombreux contes populaires où une rivière qui sépare deux mondes, celui des vivants et celui des morts, celui du rationnel et celui du merveilleux ne peut être traversée que par un pont à condition de vaincre un certain nombre d'obstacles. Une même situation psychologique a produit une même représentation de l'inconnu et témoigne ici du sentiment d'exclusion que ressentait la population à l'égard du centre ville.

truction d'une gare digne de recevoir ce symbole de la haute technologie ferroviaire, provoquent des changements importants dans le quartier, et notamment une ouverture sur le centre ville qui ne cesse de s'étendre et qui sera directement accessible en traversant la gare dont une entrée débouche désormais sur le quartier. Si les immeubles situés le long des voies ferrées sont frappés d'alignement et continuent de se dégrader, les maisons individuelles à l'aspect cosu, proches du centre ville, attirent une population nouvelle. L'augmentation rapide du prix de l'immobilier³ réservera ce quartier aux couches supérieures à partir des années quatre-vingt-dix. Cette nouvelle population est une population urbaine qui ne reproduit pas l'organisation sociale initiale, de même qu'elle bouleverse le rapport traditionnel qui unit la communauté à son territoire.

Du quartier au lotissement

Alors que les anciens percevaient globalement l'espace et la communauté qui s'y trouvait, l'arrivée des nouvelles populations se traduit par une disparition des références paroissiales et des supports de la sociabilité et une modification du sens des principaux repères identitaires, comme la gare ou le centre ville.

Ces quartiers sud de Rennes se sont constitués de manière très différenciée : les ouvriers qui travaillaient dans la Plaine de Baud se sont installés dans le quartier de Saint-Hélier, les ouvriers des ateliers à Sainte-Thérèse et les employés de l'Arsenal aux Sacrés Cœurs. Ces distinctions étaient renforcées par l'appartenance à des paroisses spécifiques. Or, on observe qu'aujourd'hui ces références ont totalement disparu et que l'existence des limites paroissiales et communautaires n'a plus guère de sens. Ainsi, la rue de Riaval, qui constituait autrefois la limite paroissiale entre Sainte-Thérèse et Saint-Hélier, a perdu tout sens frontalier. Seule une ancienne précise :

« rue de Riaval, il y a un côté Sainte-Thérèse, un côté Saint-Hélier. Avant, pour financer les fêtes de la Commune libre, on faisait du porte à porte. On avait chacun nos rues, et avec mon mari, on avait la rue des Ormeaux, la rue de Riaval. Mais on ne faisait qu'un côté, l'autre dépendait de Saint-Hélier. »

De même lors d'une discussion sur les limites du quartier, alors que nos jeunes interlocuteurs hésitaient, la mère de l'un d'entre eux affirma que l'on appartenait au quartier où l'on était enterré. Aujourd'hui le quartier, comme ses habitants, semble se diluer à ses extrémités dans les quartiers voisins et les ruptures territoriales sont principalement constituées par l'importance des rues et les différences architecturales qui matérialisent des distinctions sociologiques.

Par ailleurs, les manifestations qui rassemblaient les membres de la communauté ont également été aban-

données, comme la fête de Sainte-Thérèse qui voyait l'élection d'une Rosière et un défilé de chars confectionnés tout au long de l'année par les habitants de chaque rue et dont l'abandon marque la dégradation de la sociabilité :

« j'ai toujours été attiré par ces quartiers sud. Pour moi, quand j'étais jeune, y'avait plus d'animations, plus de fêtes... C'était plus jeune, plus vivant... Je venais ici, à Sainte-Thérèse mais aussi rue de Nantes. Y'avait des fêtes, des bals... Je venais à la fête des fleurs de Sainte-Thérèse, à la fête de quartier... Ça n'existe plus maintenant... Les gens ne s'y intéressent plus. Ils partent le week-end... »

Jusque dans les années soixante, ces quartiers étaient constellés de commerces de proximité qui possédaient une fonction utilitaire et sociale importante. Mais entre 1936 et aujourd'hui, le nombre de commerces alimentaires est passé de 35 à 5 :

« Quand je suis revenue après la guerre, il y avait plein de commerces. Quand mes parents ont acheté le commerce, et jusqu'aux années soixante-dix, je n'avais aucun problème pour faire mes courses. Maintenant, on est obligé d'aller à Inno : c'est ce qu'il y a de plus près pour nous. »

Les commerces qui ont le mieux résisté à l'érosion sont les bars qui témoignent encore de cette ancienne sociabilité ouvrière, mais ils ont pour principale clientèle, non les nouveaux arrivants, mais les ouvriers des chantiers voisins ainsi que les élèves des lycées. D'une manière générale les commerces alimentaires ne se sont pas adaptés aux besoins des nouvelles populations qui ne sont plus habituées à devoir se limiter au choix entre un yaourt nature, un yaourt aux fruits et un fromage blanc, seuls laitages que propose l'épicerie du quartier.

Par ailleurs, la population récente s'est lourdement endettée pour accéder au logement dans ces quartiers et est obligatoirement composée de ménages bi-actifs. Par conséquent, les femmes, principaux vecteurs de la sociabilité de voisinage, ne peuvent utiliser ces commerces. Les commerçants sont unanimes à constater qu'ils ne connaissent pas les nouveaux arrivants, qu'ils ne les voient jamais, sauf à la boulangerie le dimanche matin.

Cette infidélité à leurs commerçants ne résulte pas seulement d'une économie domestique, mais aussi d'une rationalité des déplacements, qui veut que les courses quotidiennes soient faites sur le trajet entre le travail et le domicile, et d'une séparation des fonctions spatiales et des temps. La maison et le jardin sont devenus des espaces exclusivement consacrés à la détente alors que les courses sont généralement perçues comme une contrainte, il est donc difficile de les associer dans le

3. Entre 1994 et 1999, le prix moyen des maisons est passé de 730 000 francs à 890 000 francs (source DIA).

même espace et de mêler les temps consacrés aux uns et aux autres, comme s'il fallait évacuer du cadre résidentiel toutes les activités qui relèveraient de la contrainte.

La gare autour de laquelle s'est construit le quartier reste une référence permanente à Sainte-Thérèse. Par sa fonction utilitaire d'abord, puisqu'elle constitue, depuis la démolition regrettée de la passerelle, la principale porte d'entrée vers le centre, mais surtout par sa fonction symbolique dans la mesure où elle a fortement participé à la construction identitaire du quartier. Elle continue d'ailleurs d'être un lieu de promenade des anciens cheminots qui vont souvent y respirer l'air du rail, mais aussi voir la foule et éventuellement y acheter leur pain ou leurs cigarettes «la gare est le fief des cheminots... c'est chez eux... ils viennent dire bonjour aux anciens et viennent voir les trains.» La modernisation de la gare a non seulement rapproché le centre ville, mais elle a également participé à la revalorisation de la corporation des cheminots. En revanche, elle est pour les nouveaux une source de nuisance dans la mesure où le quartier est largement utilisé comme parking par les voyageurs, ce qui réduit les places de stationnement et induit un mouvement qui perturbe la tranquillité du quartier.

Non seulement la référence aux repères anciens a disparu, mais les nouveaux arrivants en ont d'autres, et notamment le centre ville qui constitue une polarité importante puisqu'ils y travaillent, y font leurs achats et y occupent une partie de leurs loisirs. Le centre ville constituait pour les anciens un espace lointain suscitant le rêve, un espace qui, par son luxe et son animation, contrastait avec leur territoire vieillissant. En revanche, il est pour les nouveaux un espace accessible, connu puisqu'ils en sont originaires et totalement banalisé dans la mesure où ils y exercent des activités quotidiennes : achats, loisirs et travail.

Alors que les éléments physiques (limites, repères, lieux de rencontre) qui constituaient la globalité communautaire ont disparu ou perdu leur valeur symbolique, on assiste à un enfermement à l'intérieur de la maison et du jardin, qui sont devenus les supports d'identification privilégiés, ainsi qu'à une monofonctionnalisation progressive et une parcellisation de l'espace. L'appartenance à un quartier, à un territoire, n'a pas le même sens qu'il y a quelques décennies, dans la mesure où l'usage de la ville est aujourd'hui global, alors qu'auparavant, un quartier circonscrivait la totalité des besoins : sociabilité, achats, travail, loisirs, interconnaissance et solidarité. Délimiter un quartier consistait alors à délimiter son espace social. Cette fonction du quartier a aujourd'hui perdu une partie de son sens dans la mesure où l'espace résidentiel est séparé des autres espaces sociaux, mais conserve une forte dimension symbolique en raison de l'importance de l'investissement que constitue l'achat d'une maison.

L'érosion des fonctions sociales et matérielles du quartier, l'appartenance à plusieurs espaces se traduit

alors par un repli sur soi et sur les deux couples, conjoints-enfants et surtout maison-jardin, qui constituent désormais l'objet de toutes les attentions. La plupart des maisons ont dû subir des rénovations lourdes afin de les mettre aux normes du confort actuel, et leurs fonctions ont également subi des changements importants. Le soubassement des maisons, là où se situait la buanderie, a été transformé en garage, symbolisant l'importance accordée à la voiture, outil de mobilité, qui prend désormais sa place dans la maison. Les jardins potagers sont sacrifiés. Au début de leur installation, la plupart des néo-résidents conservent quelques mètres carrés de potager, mais le trop grand déséquilibre entre l'attention qu'ils demandent et les bénéfices qu'ils procurent leur est fatal pour de bonnes raisons, «la terre est trop humide», «il est mal exposé», «il fallait bien trouver un emplacement pour l'abri de jardin». La volonté de s'identifier à la culture ouvrière trouve rapidement ses limites. Quelques vieux arbres seront préservés lorsqu'ils sont situés sur le pourtour où ils ne constituent pas un obstacle à la tonte de la pelouse dont la surface occupe désormais l'essentiel du jardin. Par ailleurs, les haies qui séparent les jardins ont poussé, isolant un peu mieux le ménage de ses voisins, et le trou qui les traversait pour passer chez le voisin a été bouché. Enfin, les habitants ont obtenu de la mairie l'autorisation de végétaliser une bande de trottoir le long de leur maison et en quelque sorte de farder les façades offertes aux regards extérieurs.

Ce n'est donc plus au sein du quartier que se construit l'identité, mais à l'intérieur de la maison et du jardin qui deviennent les supports de l'expression de soi-même. Ce changement s'exprime par la manière dont vous recevez les membres des deux groupes. Les nouveaux arrivants vous font visiter longuement leur jardin, ils vous invitent à y prendre l'apéritif en montrant les transformations qu'ils ont opérées, ils vous expliquent les travaux qu'ils ont faits dans leur maison. Ayant investi ces lieux chargés de culture ouvrière dont ils ont conservé quelques symboles, à l'image de cette pompe qui a quitté la buanderie et qui décore aujourd'hui la pelouse, ils en deviennent les dépositaires même s'ils ne souhaitent pas la reproduire. Les anciens en revanche vous reçoivent dans leur salon-salle à manger, mais ne voient pas l'intérêt de vous faire visiter des carrés de choux et énumèrent les voisins qui sont arrivés récemment et qu'ils ne connaissent pas encore, leurs anciens copains qui ont disparu. Plutôt que de vous faire contempler leur potager, ils vous accompagnent volontiers dans le voisinage pour vous expliquer toutes les modifications qu'a connues le quartier depuis leur arrivée ou celle de leurs parents. Tandis que les premiers ont un rapport très individualiste à leur quartier, qui se limite le plus souvent à leur maison-jardin, expression d'eux-mêmes, les seconds le perçoivent globalement, car c'est dans cette globalité que leur identité ouvrière puise son sens.

On se trouve alors face à une population ancienne qui, faisant référence à l'histoire, posséderait une vision globale du quartier, pour qui la paroisse a encore un sens, qui se retrouve le dimanche matin ou à l'occasion des enterrements à la sortie de l'église, et une population récente ayant une vision beaucoup plus parcellisée de son espace. Quand celui-ci ne se limite pas à la maison, il ne s'étend guère au-delà de la rue. Toutefois, la perception globale d'occuper un quartier privilégié demeure et constitue un véritable support identitaire plus fondé sur l'image prestigieuse qu'il donne de ses habitants que sur des pratiques sociales.

Par ailleurs, on peut souligner que le mono-fonctionnalisme des espaces urbains, idéologie dominante de l'urbanisme des années cinquante/quatre-vingt-dix, est ici devenu une réalité « naturelle », simple résultat des modes de vie urbains contemporains qui dissocie les différents espaces fonctionnels avec d'autant plus de rapidité que la capacité à se mouvoir de l'un à l'autre est aisée.

La construction d'une nouvelle identité : le village

Ayant largement perturbé l'organisation du quartier, les nouveaux venus vont lui construire une nouvelle identité où fusionnent la réalité, les représentations qu'ils s'en font et l'imaginaire engendré par les dernières traces de culture ouvrière d'où ils puiseront les éléments nécessaires à la construction d'un village idéalisé. Ce concept aux définitions multiples recouvre certains thèmes privilégiés que l'on peut essayer de repérer.

Alors que pour les anciens, ce quartier est devenu comme « un bourg rural » sans vie et sans activité, les nouveaux le désignent comme étant un village dont il possède tous les attributs. Il s'agit d'un village qui se définit d'abord par opposition à la ville trépidante :

« Je vais à pied à mon travail et je ne prends jamais deux fois le même chemin. Je regarde les jardins, je me promène comme ça. Ça fait un contraste énorme avec le centre ville. Ici on se sent en sécurité, dans un village. Y'a une paix qui s'installe. C'est le fait de voir des petites maisons, des jardins. C'est calme, il n'y a plus de bruit ».

C'est l'espace où l'on prend le temps de vivre, de regarder autour de soi, par opposition au centre ville qui est le lieu du travail, il devient l'espace plaisir par opposition à l'espace contraint. Renforçant cette distinction, le quartier est repéré par ceux qui n'y habitent pas comme un espace privilégié. Cette reconnaissance tend alors à renforcer les caractéristiques initiales du quartier :

« Quand on dit qu'on habite ici, on nous dit « c'est cher ! », mais aussi « vous avez de la chance ! » Ce qu'on a en commun dans le quartier, c'est le plaisir d'habiter ici. On dit qu'on a de la chance... Les gens de l'extérieur nous renvoient une image ».

Le village se caractérise aussi par le fait qu'il permet à ses habitants de satisfaire l'essentiel de leurs besoins :

« C'est assez complet dans l'coin du point de vue commerce. Il faudrait une poissonnerie, une vraie boucherie et une petite épicerie, une vraie, de proximité... »

Autrement dit, c'est assez complet, et pourtant il n'y a pas grand chose. Les nouveaux arrivants ne perçoivent pas l'absence de commerces de proximité dans la mesure



Le décor cossu fait oublier l'événement pour le garage.

où leurs pratiques d'achats n'intègrent pas l'usage de ce type de commerces et aussi parce que leur présence est tellement associée à l'image traditionnelle du village qu'ils finissent par se persuader de leur existence.

Et puis il y a aussi les polarités villageoises, les commerces et les églises qui bien que n'étant pas utilisés sont présents en tant que symboles villageois

« On s'était fixé sur un des deux quartiers : c'était les deux quartiers de Rennes qui faisaient village. C'est deux quartiers village : le marché, y'a pas l'anonymat du centre. Y'a pas beaucoup d'immeubles. Les églises font village, les jardins... »

Les bars ne sont plus utilisés, mais les nouveaux imaginent qu'ils pourraient l'être à nouveau :

« Je trouve qu'il y a une place qui est très mal faite, les Sacrés Cœurs. On n'a pas du tout envie d'y rester. Il faudrait des petits bistros sympas. On pourrait aller y boire un coup en revenant du square. Des gens pourraient jouer au palet ou à la pétanque. »

Afin de rapprocher la réalité de ce qu'ils ont imaginé, les nouveaux cherchent à travers les traces du passé à reproduire une sorte de quartier écomusée où quelques vieux témoins d'une histoire reconstituée seraient chargés de pérenniser la mémoire ouvrière en

jouant leur rôle afin d'entretenir l'illusion de cette sociabilité pour le plaisir des nouveaux arrivants. Pour les nouveaux arrivants, ce quartier est



Une place où on imagine les boulistes.

« formidable, il y a tout ce qu'il faut ». « On a un très bon voisinage, on peut compter sur lui pour l'aide matérielle, affective... On s'entend très bien même si c'est un quartier âgé. On s'entend très très bien. Ce quartier je l'aime ». « Les personnes du quartier sont très biens, ils sont toujours prêts à rendre service. Les gens n'hésitent pas à demander s'ils ont besoin de quelque chose. Ça fait village. »

C'est aussi en référence à ce village que les relations de proximité et d'entraide sont survalorisées. À les entendre, tout le monde se connaît, les invitations sont nombreuses et l'atmosphère plutôt bon enfant.

« Ils sont toujours prêts à rendre service. Les gens n'hésitent pas à demander s'ils ont besoin de quelque chose... Par exemple, la petite qui est là, c'est la fille de nos voisins d'en face. Et la baby-sitter habite à côté... Ça fait village... Les gens se parlent facilement ici. [...] Les gens s'échangent des trucs à travers la haie. On les entend, ça parle beaucoup... »

Car par-dessus tout, le village se caractérise par l'interconnaissance et l'entraide qui constituent le substrat fondamental de la convivialité existante.

Pourtant, cet enthousiasme est contredit par les anciens pour qui le quartier est devenu

« un quartier dortoir, il n'y a plus aucune vie, il est mort ». « Maintenant on ne connaît plus grand monde, toutes les maisons se rajeunissent. Y'a plus cette ambiance voisinage, dans l'temps on se voyait à l'épicerie ». « Le quartier est triste, il n'y a pas d'activités. Y'a des jeunes, mais ils ne vivent plus comme ça. Ils vont partout dans la ville, ils ne s'intègrent pas au quartier ».

Cette différence résulte d'une opposition dans les références et les pratiques de la ville. Les nouveaux arrivants se rendent bien compte que des relations spécifiques existent dans leur entourage, qu'ils baignent dans cette ambiance, mais qu'ils ne participent pas à

cette sociabilité dont ils ignorent les codes. Urbains, accoutumés à l'anonymat, ils ont tendance à amplifier les échanges qui se développent dans ces quartiers. Les anciens en revanche vivent ce présent par rapport aux souvenirs nostalgiques qu'ils ont d'une communauté homogène vivant essentiellement à l'intérieur des limites du quartier.

De même, au détour de la conversation, certaines phrases des nouveaux arrivants eux-mêmes trahissent une réalité moins conviviale :

« Je n'ai pas encore d'activités dans le quartier. Mais j'y viendrai. C'est important pour s'insérer. » « Les enfants, jusqu'à ce qu'ils aillent à l'école, ils ne voient personne, ils sont enfermés dans leur jardin », « Ça fait partie du jeu de voir 3 personnes sur le trottoir, de dire bonjour ça va. En ville, on peut croiser 2000 personnes, il y a pas une tête connue ».

Ces remarques resituent sans doute assez justement la réalité des rapports sociaux et précisent les bases de cette identité villageoise dont la traduction se limite alors au repérage visuel de quelques voisins avec lesquels on ne cherche pas forcément à nouer des relations.

La revendication d'habiter un village passe par la description d'un lieu relativement homogène, peuplé d'individus possédant les mêmes intérêts à défaut d'une même histoire, mais qui font tous référence à leur sentiment d'être des privilégiés ainsi qu'à cette culture ouvrière. Ils parviennent ainsi à se construire un cadre référentiel unique.

On observe donc d'une part, un sentiment global, bien que très subjectif, d'une identité de quartier : le quartier jardin, le quartier village qui ignore totalement la présence des immeubles collectifs où résident pourtant plus de 60 % de la population⁴, mais qui ne conviennent pas à l'image que l'on veut donner. D'autre part, des pratiques contraires aux pratiques villageoises, puisque l'usage de ce quartier village est très individualiste, très replié sur la maison et le jardin, le conjoint et les enfants, et qui ont abouti à la construction d'un territoire de plus en plus exclusivement réservé à la fonction résidentielle.

L'intérêt accordé par les habitants à l'histoire, même mythifiée, dévoile leur attachement à la permanence des lieux, la volonté d'un enracinement que la ville rend difficile. Par conséquent, la menace que constituent les projets de rénovation de certaines franges du quartier vont se cristalliser en une association de défense « Rennes-Jar-

4. La méthodologie que nous avons adoptée pour aborder ce quartier nous a amenés au début de l'investigation à utiliser des questionnaires que l'on soumettait à des personnes interceptées dans la rue. Il s'agissait d'une part de nous faire une idée globale du quartier, mais surtout d'utiliser ces questionnaires pour solliciter des entretiens plus poussés, évitant ainsi le porte à porte. Curieusement, seules les personnes habitant une maison individuelle ont accepté de nous recevoir pour ces entretiens, comme si les occupants des logements collectifs ne se sentaient pas habilités à parler au nom du quartier.

dins» qui révèle une certaine appropriation collective de l'espace. Comme le précise Sabine Chalvon-Demersay dans *Le Triangle du XIVe*, «la référence au village, c'est la construction d'un rempart symbolique contre l'irruption d'un changement perçu comme une menace». C'est donc d'emblée une position face au changement qui s'exprime dans le qualificatif «village», position qui affirme un désir de maintenance, un style de vie exprimé dans une confuse revendication. La notion de village constitue le substrat essentiel sur lequel s'appuient les revendications de l'association Rennes-Jardin. Les principaux animateurs de cette association sont issus des couches moyennes, celles qui sont les plus attachées à la défense de leur patrimoine, dans la mesure où ayant accédé à la propriété dans ce quartier prestigieux, elles ont connu une promotion sociale importante. Or, d'une manière générale, ces populations moyennes, qui historiquement n'ont pas de place dans la ville, développent des stratégies de conquête territoriale dans leur espace de résidence, notamment à travers le tissu associatif.

L'objet de cette association, qui considère les maisons individuelles et les jardins comme un patrimoine, est de «défendre et valoriser l'identité du quartier Sainte-Thérèse» et cette association est née lorsqu'une maison a été achetée par un promoteur, rasée et remplacée par un immeuble et des garages. «Ça a excité plusieurs personnes, il fallait défendre le patrimoine pavillonnaire.» Cette association comporte peu d'adhérents (60 à 80), exclusivement constitués de propriétaires de maisons individuelles «sans doute que dans les immeubles les gens ont moins de choses à défendre», mais son idéologie sur la cité-jardin et le quartier-village s'élabore et se diffuse à mesure que les menaces extérieures se précisent. Jouant le rôle d'un véritable comité de défense elle attire les populations directement menacées par les projets urbanistiques qui touchent la rue de l'Alma. Cette rue, qui constitue la limite ouest du quartier est la principale liaison entre le centre ville et la rocade sud et fait l'objet de nombreux projets depuis près de 30 ans⁵. En raison de l'intensité du trafic qui s'y écoule, elle est qualifiée aujourd'hui «d'égout à voitures». La mairie maîtrise une bonne partie de l'immobilier qui la borde, et en attendant qu'un projet soit vraiment défini, elle y loge des sans-abri, des familles insolvables et met certains locaux à la disposition d'associations caritatives. Cette rue s'est tellement dégradée au cours des dernières années (population, qualité du bâti, disparition des activités artisanales, intensification de la circulation) qu'elle constitue une sorte de négatif du quartier et que tout le monde souhaite aujourd'hui sa transformation.

«La rue de l'Alma est une rue terne et grise, et bruyante qui mériterait d'être réhabilitée. C'est vraiment un sas déprimant entre un quartier calme, ici, assez joli, et le centre, agréable...»

Toutefois, la construction de collectifs rue de l'Alma risque de perturber cette identité de quartier village et d'altérer la valeur d'usage du capital foncier et surtout sa valeur symbolique. Autant que les collectifs, les rési-



Farder les façades.

dents redoutent le type de population qui s'y installera puisque l'un et l'autre sont susceptibles de modifier l'image du quartier. Ils ne souhaitent pas que la rue de l'Alma, qui deviendra la vitrine principale du quartier et de ses habitants, renvoie une image en contradiction de leurs aspirations et non conforme à l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. De plus, ayant trouvé et construit à proximité du centre un espace qui s'en démarque, ils ne souhaitent pas que cette ville qu'ils ont fuie puisse les rattraper.

5. La municipalité actuelle conduite par E. Hervé (PS) est en place depuis 1977 à la faveur d'une victoire sur l'équipe sortante qui voulait faire de la rue de l'Alma «les Champs-Élysées de Rennes» au prix de la destruction des deux côtés de la rue. Ce projet n'est sans doute pas la seule cause de l'échec de la municipalité sortante, mais il a eu des conséquences importantes dans le choix des électeurs. Depuis, la Mairie, qui n'a pas abandonné le dossier, reste prudente dans la définition du projet et la programmation des travaux.

Quartier urbain ou lotissement

L'installation dans ce quartier rejoint sous certains aspects les logiques qui ont alimenté la périurbanisation à partir des années soixante, où refusant l'anonymat urbain et les nuisances, les urbains ont cherché à la campagne les valeurs authentiques qu'ils ne trouvaient plus en ville. Ces valeurs authentiques sont incarnées par les ruraux pour les périurbains, comme elles le sont par les cheminots pour les habitants des quartiers sud gare, mais dans l'un et l'autre cas, la volonté d'intégration des nouveaux arrivants reste réduite, et même si elle existait, ils ne possèdent pas les codes qui leur permettraient de réaliser cette intégration. L'idée qu'ils se font de cette société authentique au milieu de laquelle ils vivent, tout en s'en préservant, suffit alors à nourrir leur certitude d'habiter un espace urbain singulier qu'il faut absolument protéger.

On se trouve alors dans une situation qui rappelle fortement celles que l'on rencontre dans les communes périurbaines : la recherche d'un espace authentique, même si on reste à l'écart, l'importance accordée à la maison et à la cellule familiale, le refus du changement, l'influence prépondérante des couches moyennes dans le tissu associatif. La distinction essentielle tient à l'absence de conflits entre nouveaux et anciens, mais il est vrai qu'ici il n'y a pas d'opposition possible quant à l'usage du sol, et que les anciens et les nouveaux, en dépit de leur appartenance à de modèles culturels très contrastés, trouvent des intérêts réciproques à leur cohabitation. Pour les

nouveaux arrivants, la présence de cette culture ouvrière et de ses acteurs permet de s'enraciner aux origines du quartier, pour les anciens, l'arrivée de cette nouvelle population a été d'abord une revalorisation matérielle et symbolique de leur patrimoine, un rajeunissement du quartier, et la marque de l'intérêt que leur portaient les urbains après les avoir si longtemps négligés.

Certes ce quartier, contrairement aux lotissements, est inséré dans la ville, mais il n'est pas sûr que cette situation modifie fondamentalement la relation de ses habitants au centre ville, on a plutôt l'impression que la différence entre les deux types d'habitat est plus une question de degré que de nature puisque dans l'un comme dans l'autre cas, l'usage des territoires a conduit à un véritable urbanisme de séparation.

Par ailleurs, la mobilité constitue, dans la société contemporaine un enjeu important dans la constitution identitaire, mais plus que la mobilité, c'est sans doute la volonté de choisir son réseau relationnel sur le mode électif et non sur la seule proximité spatiale qui est fortement exprimée par ces déplacements continus. Les habitants des quartiers sud-gare de Rennes ont fait le choix de cet habitat dans un espace ouvrier et ils s'en sont nourris, ils rejettent à l'inverse la proximité d'un habitat collectif et de sa population qui leur seraient imposés par des décisions urbanistiques.

**Frédérique Chlous-Ducharme,
Marie Gourvès, Patrick Le Guirriec**

BIBLIOGRAPHIE

Benoit-Guilbot O, Chalvon S., Modai C., Claverie E., (1982), « La sociabilité de quartier : les terrains urbains en région parisienne », *Cahiers de l'OCS*, vol II.

Cadène P., (1980), « L'usage des espaces périurbains, une géographie régionale des conflits », *Études rurales*, 118/119.

Chalvon-Demersay S., (1984), *Le Triangle du XIV^e. De nouveaux habitants dans un vieux quartier de Paris*, Paris, Éditions de la MSH.

Dubost F., « Le lotissement, implant urbain en milieu rural », (1990), *Études rurales*, 118/119.

Duby G. (éd.), (1985), *Histoire de la France urbaine*, 5 tomes, 1979-1985, tome V, *La ville aujourd'hui*, Paris, Le Seuil.

Ducharme F., Huiban F., Le Guirriec P., (1996), *Les nouvelles urbanités des espaces de périphéries. Distances spatiales – distances sociales*, Paris, Plan Construction et Architecture.

Ducharme F., Gourvès M., Le Guirriec P. (2000), *Les quartiers sud-gare : Limites, usages et représentations*, Brest, Rapport de recherche.

Le Guirriec Patrick, (1997), « Mobilité et identité dans la périphérie brestoise » in G. Dubois-Taine et Y. Chalas (éd.), *La ville émergente*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.

Grafmeyer Y., Joseph I., (1984), *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.

Roncayolo M., (1993), *La ville et ses territoires*, Paris, Folio/Essais.

Tarrius A., (1993), « Territoires circulatoires et espaces urbains », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 59-60.

Frédérique Chlous-Ducharme, ethnologue, enseignante contractuelle à l'UBO. Ses recherches portent principalement sur les questions de gouvernance urbaine et environnementale.

Marie Gourvès, Ethnologue, doctorante à l'UBO, ATER. Sa thèse porte sur la délimitation espaces-privés/espaces publics dans les lotissements en France et en Angleterre.

Patrick Le Guirriec, ethnologue, Professeur à l'UBO. Ses recherches sont principalement orientées sur les rapports entre la stratification sociale et l'appropriation de l'espace en milieu urbain. Ses terrains se situent en France et en Irlande du Nord.

<patrick.leguirriec@univ-brest.fr>